Les Secrets D'UNE JEUNE FILLE.

—

—Vous avez tort, mille fois tort.....je vous l'ai déjà dit, cousine, et si cela arrive encore!

Mlle Dorothée, personne fort sèche et d'un âge très mûr, à laquelle étaient adressées ces paroles, releva vivement la tête et, pinçant ses lèvres minces, elle les interrompit par un :

—Eh bien....si ça arrive encore, que ferez-vous, M. Dauroy?

Et comme son interlocutrice semblait s'être armée en guerre en prononçant ces mots, le brave homme parut embarrassé pour y répondre; il tourna ses pouces, regarda le feu devant lequel il était assis comme pour lui demander du courage, balbutia quelques paroles inintelligibles; puis, se levant et repoussant son fauteuil avec un air d'humeur, il s'avança vers la porte en grommelant.

—Oui, bien certainement, si cela arrive encore, nous verrons.

Mlle Dorothée le suivit du regard en haussant les épaules d'une façon fort méprisante; puis, quand il fut sorti, elle reprit dans son tricot, où elle l'avait cachée quand son cousin Dauroy était venu le réjoindre, une grande feuille de papier couverte d'une jolie petite écriture en pattes de mouches, papier qu'elle déploya et dont elle parut faire la lecture avec le plus vif intérêt.

Mais, pendant l'absence de l'une et la préoccupation de l'autre, faisons un peu connaissance avec ces deux personnes qui viennent de nous être présentées.

Maître Dauroy, anciennement notaire dans la ville de Lyon, avait fait promptement une fortune assez rondelette pour céder, sans regrets, son étude à un de ses neveux, qui désirait suivre, comme lui, l'honorable carrière du notariat.

Mais son dévouement à ce neveu n'avait pas été toute-fois assez complet pour l'empêcher de bénéficier, même d'une façon assez importante, sur la charge qu'il avait vendue; aussi tout en disant et sans doute tout en se persuadant, qu'il avait fait une bonne action, il avait fait d'abord une bonne affaire.

Il était un homme doux, inoffensif, sans ambition et sans courage moral; la paix à tout prix était sa vraie devise; aussi, quand il resta veuf, avec une petite fille de dix ans, fut-il d'abord fort embarrassé de choisir entre les deux femmes qui s'offrirent pour servir de mère à l'orpheline: ces deux femmes étaient la cousine Dorothée, et sa sœur à lui, Mme Ladry, femme d'ordre d'une haute intelligence, d'un cœur droit, d'un caractère ferme et arrêté; toutes les deux se trouvaient libres puisque l'une était veuve et que l'autre avait toujours refusé de se marier, à ce qu'elle disait, du moins; mais enfin, malgré les conseils de la raison et ceux de ses amis, il préféra s'adjoindre sa cousine, quoi qu'il fût prétentieuse, romanesque et quelque peu ridicule; seulement, comme il la croyait douce, il pensait alors que la paix lui serait plus assurée avec elle qu'avec sa sœur, dont il redoutait la domination.

Mais ses espérances furent trompées: l'agneau se changea en loup une fois qu'il fut entré dans la bergerie: le malheureux Dauroy, incapable de soutenir la lutte, ploya sous le joug et se fit esclave.

Combien il se repentit alors de sa sottise, d'autant plus que sa sœur, ayant été blessée par sa conduite, avait rompu tout commerce avec lui; il restait donc sans aucun appui en présence de son tryan, dans le camp duquel sa fille, Mlle Alice, était passée avec armes et bagages.

Le pauvre notaire comprenait bien qu'un grand coup d'autorité pourrait seul le sortir du guêpier dans lequel il s'était fourré; mais il lui fallait le courage nécessaire pour le faire, ce coup d'Etat; et il fallait un événement vraiment extraordinaire pour le lui donner.

Il se contentait donc de ronger son frein, se permettant de temps en temps, pour consolation, quelques sorties; mais un mot ou un froncement de sourcils olympien de la redoutable Dorothée le faisait aussitôt rentrer dans le devoir.

Pourtant il n'avait que trop raison de se fâcher, le pauvre homme!

Maître Dauroy, conservant au fond de son cœur les chers souvenirs de sa mère et de sa jeune compagne, trop tôt enlevée à sa tendresse, pensait avec raison que la véritable éducation des femmes devait être basée sur les modestes devoirs que l'Evangile enseigne, gémissait en s'apercevant que la cousine, tout au contraire, élevait sa fille en petite personne destinée à figurer sur un théâtre: la morale passait après les arts d'agrément; les soins de la toilette avant ceux du ménage; en un mot, c'était l'extravagance qui présidait au logis. Aussi, de temps en temps, laissait-il échapper des reproches; mais, avec sa faiblesse ordinaire, il se contentait de ces légères attaques, toujours repoussées avec perte, sans avoir force de frapper un grand coup, c'est-à dire de séparer sa fille de la sotte directrice qui les gouvernait tous les deux.

Et cette séparation lui était devenue non seulement plus facile, mais encore très désirable, et cela parce que sa sœur Mme Ladry, qui s'était depuis peu réconciliée avec lui, avait montré, avec sagesse, tous les dangers qui menaçaient leur chère Alice, si l'état de choses se prolongeait longtemps encore.

—J'aviserai.....je profiterai d'une occasion pour remercier la cousine.....puis je remettrai Alice entre tes mains pour que tu répares le mal qui ne peut pas être grand encore, puisqu'elle n'a que seize ans... avait répondu l'imprudent père.

Et, en attendant, les jours, les semaines et les mois se passaient sans que maître Dauroy sût prendre assez de résolution pour en arriver à faire ce qu'il avait promis.

Pourtant il sentait instinctivement qu'un péril le menaçait; mais, comme les gens poltrons, il fermait les yeux pour ne pas le voir.

Ainsi, depuis quelques temps, il avait remarqué qu'Alice et la cousine Dorothée s'enfermaient souvent à triple tour dans leur chambre et y restaient seules heures entières, puis, quand elles venaient le rejoindre, ces dames chuchotaient mystérieusement entre elles, se faisaient des petits signes à la dérobée, enfin portaient en elles et sur elles tous les emblèmes d'un mystère.

Un jour, la conspiration lui parut si flagrante que maître Dauroy, armé de son grand courage, se décida à interroger la redoutable Dorothée.

—Suis-je donc de trop dans la maison, cousine, que ma fille et vous vous me fuyiez comme si je vous gênais? lui demanda-t-il.

La sèche fille le regarda en souriant d'une façon énigmatique.

—Pourquoi cette question, cousin? fit-elle en montrant ses grandes dents, avec une petite mine qu'elle crut avoir rendue gracieuse.

—Pourquoi....pourquoi? Eh bien, parce que....répliqua le notaire avec un regard qu'à son tour il crut rendre sévère.

—Balbutier n'est pas répondre, cousin; quand on se plaint, c'est qu'on croit avoir des raisons pour cela. Eh bien, dites-moi ces raisons....quelles sont-elles, je vous prie?

Ainsi acculé, le brave homme devait combattre pour se défendre, ce qu'il fit le mieux qu'il put.

—Ces raisons, c'est que ma fille se cache de moi!

—Ne peut-elle pas avoir ses secrets, cette chère Alice? interrompit vivement Mlle Dorothée.

—Non, cousine, non; un enfant ne peut pas, ne doit pas avoir de secrets pour son père, à moins que ces secrets ne soient coupables! reprit avec une fermeté dont il se serait cru incapable, le brave notaire, qui se sentait trop lancé pour pouvoir reculer.

Mais Mlle Dorothée lui jeta un regard si dédaigneux et si hautain, qu'il sentit tout ce beau courage s'évanouir aussitôt.

—Alice des secrets coupables, quand je suis là! exclama-t-elle avec toute la dignité d'une reine offensée, mais vous êtes fou, cousin!

Maître Dauroy ne savait plus que dire.

—Tenez, cousin, comme vous me faites de la peine avec vos injustes soupçons, je veux bien vous rassurer, quoique vous ne le méritiez pas, reprit-elle en prenant un air de condescendance affectée; oui, Alice a des secrets....mais ces secrets vous concernent....dormez donc sur vos deux oreilles, et vivez en paix!

Puis, après avoir prononcé ces mots, elle marcha gravement vers la porte en lançant un regard vainqueur sur le pauvre notaire tout atterré, car il sentait bien qu'il venait de perdre, par lâcheté, l'occasion qu'il lui fallait pour sortir sa fille d'une tutelle si dangereuse, et que peut-être cette occasion ne se représenterait plus jamais.

Un matin que l'infortuné Dauroy, suivant sa coutume ordinaire, était resté tristement songeur dans sa chambre en attendant l'heure du déjeuner, moment qui devait le réunir à ces deux êtres dont l'un lui était si cher et l'autre lui devenait de jour en jour plus difficile à supporter, il resta tout saisi de surprise en voyant Alice et la redoutable cousine entrer dans sa chambre les mains chargées d'énormes bouquets.

—Qu'est cela? exclama-t-il, et pourquoi m'apportez vous ces fleurs?

—Avez-vous donc oublié, cher père, qu'aujourd'hui est votre fête, dit Alice; cependant ce jour doit être cher entre tous, à jamais....

—Ta, ta, ta, petite précieuse, venez vite m'embrasser encore sans me faire toutes ces phrases, interrompit le brave homme en tendant tendrement les bras à sa gentille enfant.

Celle ci s'y jeta avec effusion et rendit joyeusement toutes les caresses qui lui furent faites, car en ce moment, le naturel avait pris le dessus, mais la cousine Dorothée se montra blessée de ces épanchements, et, attirant vivement la jeune fille vers elle:

—Allons donc, Alice, allons, mademoiselle, dit-elle aigrement, songez, je vous prie, que vous avez seize ans, et ne vous conduisez pas comme un baby dans les bras de sa bonne; d'ailleurs, c'est mon tour de faire un compliment à votre père, et en même temps de lui donner la preuve, par mon présent, combien était coupable l'injustice qu'il a montrée envers nous.

Et tandis qu'Alice se retirait toute confuse dans une embrasure de fenêtre pour y cacher son embarras, la sèche Dorothée s'avança d'un air superbe en face du bon Dauroy, puis sortant de sa poche un petit livre qu'elle lui [illegible] d'orgueil:

—A [illegible] geoux, fi[illegible] Sicambre! [illegible] en grimaçant un sourire; les secrets de votre fille, les voici dorés sur tranches.

Le brave homme la regardait bouche béante.

—Les secrets d'Alice dans ce livre? murmura-t-il enfin; allons donc, cousine, vous voulez rire..

—Rire moi?....mais je ne ris jamais, maître Dauroy, vous devez le savoir, interrompit d'un air fort rogue la sèche demoiselle; et si vous vous étiez donné la peine d'ouvrir ce volume, vous auriez vu combien notre enfant mérite peu, par son talent, l'injuste prévention que vous avez contre elle....

—Bonté du ciel! vous voulez me faire comprendre que c'est ma fille qui a écrit ce livre! s'écria le notaire en bondissant de fureur et lançant des éclairs foudroyants dans le regard qu'il jetait sur la cousine.

—Oui, maître Dauroy, les secrets d'Alice sont de jolies nouvelles qu'elle a composées et que j'ai fait imprimer et relier pour vous être offertes en ce jour: voilà tout notre crime....demandez-nous donc pardon.

Mais, sans attendre la fin de sa phrase, maître Dauroy, exaspéré, s'élança vers elle en la prenant fortement par le bras pour l'entraîner vers la porte, s'écriant d'une voix haletante:

—Vous avez rendu ma fille auteur, vous lui avez appris à écrire des romans!.....Sortez bien vite de chez moi, et maudit soit le jour où vous y êtes entrée! ....Sortez....sortez vite, où je serais capable de tout pour me venger!

Alice, pâle et tremblante, courut après son père en cherchant à le calmer; mais il lui fut impossible d'y parvenir; c'était la goutte d'eau du trop-plein qui faisait déborder le verre; c'était une colère amassée depuis longtemps qui avait brisé ses entraves, et Dauroy, si doux de coutume, ne voulut rien céder ni rien entendre.

Il fallut que la cousine Dorothée fit ses paquets sur l'heure et sortit aussitôt: ce qu'elle fit sans oser se permettre la moindre opposition, car l'exaspération du père d'Alice était vraiment effrayante.

Quand il eut vu la voiture qui emportait sa cousine s'éloigner du château, Dauroy poussa un soupir d'allégement; et, jetant au feu le livre qu'il tenait encore entre ses doigts crispés, se tourna vers Alice qui se tenait toute tremblante à ses côtés:

—Oublions ce qui vient de ce passer, ma fille, dit-il d'une voix grave, et surtout promets-moi que tu ne chercheras jamais à devenir auteur, car j'en mourrais de chagrin; vois-tu, à chacun son lot dans la vie, mon enfant, celui des femmes est beaucoup trop lourd à porter pour qu'elles puissent impunément y joindre encore le fardeau destiné aux hommes, fardeau qui s'appelle la célébrité: celles qui essayent de le soulever en sont écrasées, les malheureuses!.....Demain ma sœur viendra auprès de toi pour remplacer la méchante cousine, aime-la et surtout écoute-la, Alice, car elle es sage est te donnera de bon conseils.

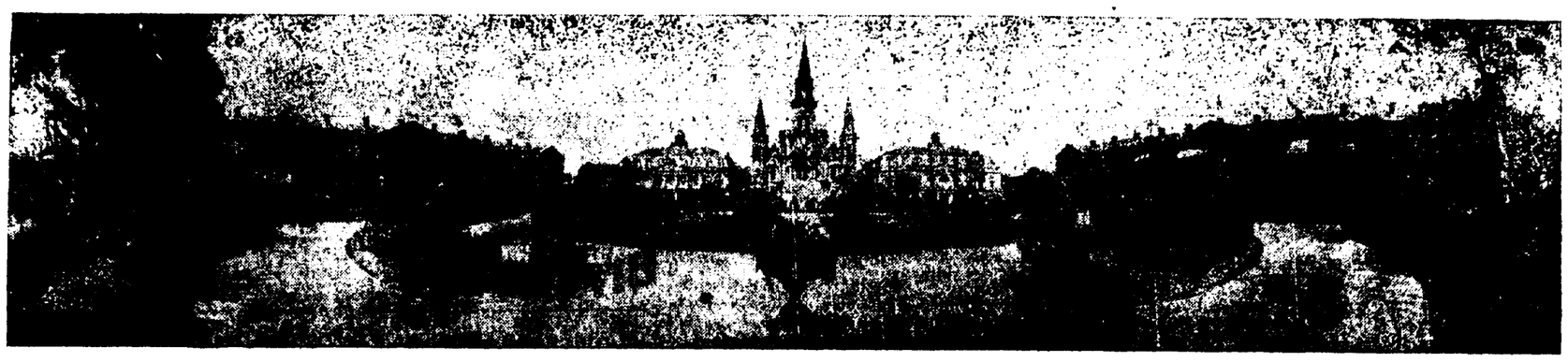
Puis, prenant affectueusement le bras d'Alice sous le sien, il ajouta gaiement:

—Mais avec tout cela, fillette, nous n'avons pas déjeuné....Allons, viens avec moi chercher pâture, car ce serait en dehors de tout principe s'il me fallait mourir de faim le jour de ma fête... et de ma délivrance, ajouta-t-il tout bas.

En effet, dès le lendemain la tante d'Alice vint au château et tout rentra promptement dans l'ordre.

Quand à la cousine Dorothée, s'éloignant la rage dans le cœur et voulant mettre un large espace entre elle et celui qu'elle appelait si injustement son ennemi, elle réalisa sa fortune, qui s'était augmentée encore pendant le séjour qu'elle avait fait chez le notaire, quitta Lyon pour aller se fixer à Paris. Là elle s'entoura de jeunes écrivains, se posa en "bas-bleu," en pédante, et, pour se donner un titre à cette prétention, elle publia en anglais, et sous le pseudonyme de mistress—, les nouvelles pour la confection desquelles elle était aussi coupable qu'Alice, puisqu'elle en avait donné non seulement l'idée, mais le plan, le sujet et le canevas.

Les hommes qui composaient son petit cercle s'émerveillèrent sur son talent; mais comme elle mourut subitement d'une suffocation, d'orgueil sans doute, son œuvre serait promptement tombée dans l'oubli avec elle si nous ne nous étions cru permis de la traduire tout en nous efforçant de la rajeunir un peu, mais en lui laissant toutefois le titre que la cousine Dorothée lui avait donné: "les Secrets d'une jeune fille"....



LA PLACE JACKSON.

LA SŒUR DE GŒTHE.

—

Ce fut une aimable et charmante fille, un peu laide et qui aurait voulu plaire, élancée et bien faite, mais gâtée par des sourcils trop épais, des yeux à fleur de tête et un front trop grand. Elle s'appelait, en outre, Cornélie....M. Chaquet, qui est un incomparable érudit, un habile écrivain, et qui est l'homme du monde qui aime le plus les calembours, — mais, quand il écrit, il dissimule ce goût, — raconte dans "Minerva," de la façon la plus charmante et la plus spirituelle, émue aussi, l'histoire de cette Cornélie qui fut à plaindre.

Elle était, pendant toute l'enfance de Gœthe, la compagne perpétuelle de celui-ci. Leur père manquait d'aménité; et puis il avait sur la poésie des idées à lui. Le petit Wolfgang et Cornélie lurent ensemble et en cachette "la Messiade" de Klopstock, qui est un ouvrage ennuyeux, mais qui leur plaisait.

Lorsque Cornélie eut vingt ans, un jour Wolfgang amena dans la maison paternelle des amis, deux gentilshommes livoniens, les messieurs d'Olderogge. Trouble extrême de la pauvre Cornélie qui, à l'annonce de cette visite, sent que son cœur s'émeut! Et elle souhaite ardemment voir les beaux gentilshommes; mais elle a conscience de n'être pas jolie et désespère de les séduire. Elle se mit, par contenance, au clavecin, et le cadet des Olderogge, pendant qu'elle jouait, ne la quittait pas des yeux. Le jeune Olderogge, lui aussi, semble troublé; la confusion de Cornélie augmente....

Il se fait tard. Les Olderogge se retirent; le cadet baise la main de Cornélie et la serre plusieurs fois. "Je crus presque, racontait elle à Catherine Fabricius, qu'il ne voulait plus me la rendre. Ah! j'envie les belles dames qu'il a vues ici. Quelle douceur infinie de lui plaire!"

Naïfs et candides souhaits! Les femmes laides aiment les beaux hommes, souvent sans penser à mal, et elles les aiment d'autant plus qu'ils ont ce qu'elles n'ont pas et ce qu'elles voudraient avoir.....

Tel fut, bref et mélancolique, le premier roman de Cornélie Gœthe. Wolfgang Gœthe, dans ses "Mémoires", écrit au sujet de cette pauvre fille, compagne de son enfance: "Elle avait vécu toute ma vie, elle s'était unie à moi de la façon la plus intime, et nous pouvions nous tenir pour jumeaux". Ce fut la destinée, admirable et insuffisante, de Cornélie Gœthe, d'être la sœur d'un homme de génie....

L'ARLESIENNE.

—

A propos de la récente inauguration de la statue d'Alphonse Daudet, la "Revue hebdomadaire" nous apprend que "l'Arlésienne" n'est pas une invention de Daudet, mais le récit d'un drame authentique survenu dans la famille du grand poète Mistral.

C'est dans la maison même où il composa "Mireille", c'est tout près de Maillane, qu'un de ses neveux (il s'appelait comme lui Frédéric), se tua par amour pour une femme qu'il ne pouvait épouser.

Le pauvre garçon avait rencontré à Arles une de ces filles ardentes que l'on voit, dans les arènes, jeter des fleurs aux "toreros". Ensorcelé, il obtint de sa mère qu'elle consentit au mariage. La veille des noces, un gars de Camargue arrivait chez le poète et demandait à lui parler, toute affaire cessante: "Votre neveu, lui dit-il, ne peut faire un pareil mariage. Cette femme est à moi, et c'est une coquine". Et le gardien de taureaux lut à Mistral des lettres, toutes récentes encore, dans lesquelles elle déclarait épouser le jeune homme, sans amour, uniquement pour son argent.

On devine l'émoi du poète. Il réunit la famille en conseil. La mère de Frédéric apprit elle-même à son fils, avec tous les ménagements d'un cœur de mère la douloureuse vérité. Le mariage naturellement fut rompu.

Le jeune homme essaya de se consoler. Il parut même y avoir réussi, et, au bout de quelques mois, on lui préparait même un nouveau mariage. Mais le malheureux avait bu le philtre qui ne pardonne pas. Un matin, il ouvrit sa fenêtre et se précipita. Mistral, en pleurs, écrivit cette triste histoire à son ami Alphonse Daudet, qui en fit "l'Arlésienne."

LA

PROPRIÉTAIRE

D'un Coursier Célèbre.

—

L'heureuse propriétaire de "Gratin," le cheval qui vient de gagner les 120,000 francs du Grand Prix d'Auteuil est Mme Ricotti.

Mme Ricotti a appartenu pendant quelques années au corps de ballet de l'Opéra de Paris, où, malgré le charme de sa beauté et la grâce de son talent, elle n'aurait jamais gagné en une année ce que son cheval lui rapporte en un jour. Depuis cinq ans elle possède une écurie de courses des plus cotées et sa nouvelle victoire la met aux premiers rangs des propriétaires. C'est en 1897 qu'elle a acheté quelques chevaux. La première année, peu de réussite; puis chaque année succès grandissant, bien que Mme Ricotti n'eût, en tout, que cinq ou six chevaux. Elle a acheté "Gratin" il y a quatre ans: ce vaillant petit cheval a gagné 400,000 francs de prix, terminant sa carrière par le Grand Steeple de Nice, et enfin par le Grand Steeple de Paris. Très félicitée, très questionnée, très entourée, Mme Ricotti déclarait ces jours-ci, qu'une grande part du succès revient à John Count, un tout jeune entraineur qui marche glorieusement sur les traces de son père, l'habile entraineur de M. de Brémond, et qu'une autre grande part de la victoire doit être attribuée à J. Turner qui a piloté "Gratin" lors de ses deux précédentes victoires.

C'est la seconde fois qu'une femme gagne le Grand Steeple. La première fois, c'était Mme Louise Marsy, de la Comédie Française, propriétaire de l'écurie Mars-Brochard; la seconde fois, c'est Mme Ricotti, de l'Opéra.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Notre corps législatif, comme nous le disons ailleurs, a travaillé avec une assiduité qui lui fait honneur. Il a été saisi de questions de haute importance, et tandis qu'il était possible de croire qu'il se hâtait lentement à élaborer tous les projets de lois qui lui étaient soumis, son œuvre se faisaient en comités. C'est maintenant qu'il est facile de voir qu'il n'a pas perdu son temps en oiseuses discussions, car tous les projets de lois qui viennent devant nos deux Chambres sont votés ou écartés avec célérité.

Une des dernières lois adoptées alloue à la Place Jackson une somme de deux-mille-cinq-cents dollars annuellement pour son embellissement et son entretien, somme que paiera la ville de la Nouvelle-Orléans de son fonds d'améliorations.

M. LOIS CHARBONNET.

Dans les deux Chambres, comme on l'a pu voir dans nos comptes rendus des débats législatifs, le projet n'a rencontré qu'une opposition très faible. Emanant de la Chambre des Représentants et présenté par M. Lois Charbonnet, la loi a été votée presqu'à l'unanimité.

Devant le Sénat, elle n'a guère rencontré plus d'opposition; et dès que le Gouverneur l'a eue devant lui, il y a apposé sa signature.

M. CHARLES PERRILLIAT,
Commissaire de la Place.

La commission de la Place Jackson a été constituée en avril 1892: elle est actuellement composée de MM. L. O. Adams, président; Charles Perrilliat, secrétaire; James Thibaut, Raoul Bonnot, V. Perrilliat, E. A. Desportes et J. A. Larose. Elle se réunit trimestriellement, et consacre tous ses soins à l'entretien de cette Place qu'elle a transformée depuis qu'elle en a le contrôle. Les allées sablées, coquillées qui sillonnaient la Place, sont depuis longtemps déjà modernisées; aux quatre entrées sont des urnes superbes, et devant la rue de Chartres se trouve une fontaine à large vasque. Massifs, rond-points tout s'y trouve, et la commission met un soin jaloux à les entretenir. Avec la somme que la commission aura désormais à sa disposition, il lui sera facile d'embellir cette Place, qui, sans contredit, est la plus jolie de la ville et à laquelle se rattachent bien des souvenirs historiques.

M. RAOUL BONNOT,
Commissaire de la Place.

Il ne nous faudrait pas remonter à bien haut dans le passé pour arriver à une époque où cette partie de la ville où sont situés la cathédrale St-Louis, nos maisons de cour, la Place Jackson, le marché français, était considérée la plus centrale. Si notre population avait un peu plus le respect des traditions et des souvenirs, elle ne dédaignerait pas autant qu'elle le fait ce quartier français, ce second district qui fut pour ainsi dire le berceau de la Nouvelle-Orléans et qui devrait être de la part de l'édilité l'objet d'une ....nous aillions écrire: plus grande sollicitude.

Notre ville s'est singulièrement transformée depuis quelques années; et cela, à cause de l'apathie des uns et de l'égoïsme des autres. Ce qui en d'autres temps faisait notre fierté et notre gloire, fait aujourd'hui notre honte: Oh instabilité, fragilité des choses humaines!

Il est juste de dire ici, que M. Charbonnet a eu en M. Charles Perrilliat un puissant auxiliaire. Ce dernier n'a reculé devant aucune démarche pour faire triompher la mesure alors que nos Chambres législatives en étaient saisies, et même avant. Au sénat, la mesure a eu le puissant appui de M. C. V. Vignes.

Dans un prochain numéro, nous reproduirons les lignes que publiait l'ABEILLE à l'occasion du dévoilement de la statue du général Jackson, le 9 février 1856. C'est une page de notre histoire que nombre de nos lecteurs, les plus jeunes, n'ont jamais eue sous les yeux et qui les intéressera.

Les milliardaires américains et les Universités.

La presse américaine commente avec un légitime orgueil la statistique des donations pendant l'année 1901.

Cette statistique, établie par la "Appleton's Annuel Cyclopedia", montre que le montant de ces donations s'est élevé a 536 millions 800,000 francs, chiffre de beaucoup supérieur à ceux des années précédentes, dont voici, du reste, le tableau:

1895	. .	Fr. 164.000.000
1896	. .	135.000.000
1897	. .	225.000.000
1898	. .	190.000.000
1899	. .	313.750.000
1900	. .	237.500.000
1901	. .	536.800.000

Connaissances Utiles.

Doit-on tondre les chevaux en hiver.

On a préconisé, il y a quelques années, le tondage des chevaux. Le cheval qui est débarrassé de sa fourrure en hiver est plus léger, plus énergique, plus disposé au service de la voiture; il transpirera moins, et par conséquent sera moins exposé aux refroidissements. Mais le cultivateur doit-il faire tondre ses chevaux de labour et de gros charroi? Cette question vient d'être étudiée par l'Association des vétérinaires de Londres qui, après une discussion sérieuse, a admis les conclusions suivantes:

Le tondage est excellent pour les chevaux de voiture ou de selle qui sont bien soignés, pansés chaque jour, abrités la nuit dans des écuries suffisamment fermées, et sur lesquels on étend de suite une couverture de laine quand, en route, ils doivent s'arrêter quelques instants.

Mais il est généralement mauvais pour les chevaux de trait soumis aux allures lentes, pour lesquels on ne prend pas généralement les mêmes précautions.

Du tir avec les deux yeux ouverts.

Il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre!

Depuis longtemps déjà je préconise votre façon de voir en matière de tir; qu'il s'agisse du tir de précision ou bien du tir de chasse le résultat est le même. Je tire toujours avec les deux yeux ouverts, et cependant j'ai obtenu un classement sérieux dans la plupart des concours de tir de notre région Est; 4 prix d'honneur, 15 premiers prix, une douzaine de médailles et une cinquantaine de prix divers, toujours en première ligne, soit au fusil Gras, au fusil Lebel, à la carabine Gaye, etc., attestent suffisamment l'efficacité du procédé, qui ne gêne en rien le tireur, pour peu qu'il lui plaise d'essayer sérieusement.—ONE SOUAKIM ALI PENCE.

Le microbe de l'encre

On vient de découvrir un nouveau microbe, celui de l'encre.

Il parait que ce microbe qui se trouve dans l'encre comme chez lui est très dangereux. Il pullule dans les encriers qui ne sont pas soignés, qu'on ne lave jamais et qu'on laisse débouchés. Des médecins ont injecté de cette encre à des rats et à des cobayes qui ont rapidement succombé.

Une cuillère de 17,250 francs

Dans une vente publique de curiosités historiques, on a offert aux amateurs une cuillère ayant appartenu à Henri VII, roi d'Angleterre. Elle est en partie dorée et porte gravés sur le manche de forme hexagonale, ces mots: "Saint-Nicolas, priez pour nous!"

Elle a trouvé acquéreur à 600 livres sterling, c'est à dire pour 17,250 francs.